



Le tumulte intérieur de
Robert Lalonde Page F 3



Comment rompre avec le
pessimisme Page F 6

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 3 ET DIMANCHE 4 NOVEMBRE 2012

« Ma philosophie est le concept de l'homme en tant qu'être héroïque, avec son propre bonheur comme objectif moral de sa vie, avec l'accomplissement productif comme sa plus noble activité, et la raison son seul absolu »
— Ayn Rand



Comment se fait-il que des humains, parmi les plus puissants, aient exigé et exigent encore que les soins accordés à des individus qui sauvent des vies soient gommés ?

SERGE TRUFFAUT

Il était écrit dans le ciel qu'à l'élection américaine inscrite à l'horizon 2012, les éditeurs feraient écho en publiant les travaux composés par des essayistes ou des journalistes. De ces derniers, Barack Obama est le sujet de la plupart du temps. En fait, on devrait souligner qu'Obama est le dénominateur commun de tous à une exception, soit *Haine froide. À quoi pense la droite américaine ?* de Nicole Morgan, professeure de philosophie aujourd'hui à la retraite du Collège militaire royal du Canada de Kingston.

Au rayon des nouvelles parutions, cette déclinaison sur 250 pages de la haine s'avère la divine surprise, non pas de la seule et présente année, mais bien des dernières années. Et encore là, on demeure dans le territoire de la pondération. Car cet essai a ceci d'essentiel, à qui veut comprendre les remous idéologiques qui ont rythmé l'action politique et économique des États-Unis depuis des lunes, qu'il propose une analyse, une mise en relief des théories de l'économiste Milton Friedman et de la romancière-philosophe Ayn Rand, et de l'énorme influence qu'ils ont eue.

Il est essentiel pour cela, mais aussi pour ceci : à ce que l'on sache, c'est la première fois qu'un éditeur français de renom propose un livre sur ce sujet d'une si grande importance, comblant de fait un trou béant. Quand on sait que Paul Ryan, le colistier de Mitt Romney, est un militant fanatique des thèses perverses de Rand, quand on sait que Sarah Palin, égérie du Tea Party et colistière de John McCain lors de la précédente présidentielle, martèle avec constance les déviances sociales de Rand, mettons qu'il y avait urgence que l'on interroge le halo soi-disant scientifique que ces deux personnalités ont eu la prétention de brandir parfois violemment.

D'autant que, dans le cas de Rand, son influence, « non seulement a été profonde, souligne Morgan, mais elle perdure et a atteint aux États-Unis un degré qui n'a rien à envier à celle que l'auteur du Manifeste du Parti communiste exerça dans certains pays ». Fichtre !

Au cours de l'entretien qu'elle nous a accordé, l'essayiste a dévoilé l'approche choisie pour traiter son sujet en précisant que les délires de l'une et de l'autre avaient une portée « si grave » qu'ils interdisaient de facto « le style du pamphlet ». En fait, son style est le contraire de la vocifération et de la déclamation émotive. Bref, il est sobre.

Cette inclination pour une certaine neutralité dans la forme a d'ailleurs quelque chose de très surprenant. Mais encore ? Dans son livre comme dans l'entretien, Morgan évoque des

faits propres à agiter les ressorts de la révolte immédiate, un tantinet sanguine.

Qu'on y songe : dans son essai, elle rappelle que « sa légitimation de la haine froide [NDLR: celle de Rand] drape des plis de la justice les lobbyistes de la Chambre de commerce qui demandent l'abrogation de la loi qui permettrait aux pompiers du 11-Septembre d'obtenir des soins de santé sur le long terme, soins dont ils ont désespérément besoin après avoir été exposés à des émanations toxiques dans les premiers jours ».

Les néo-conquistadors

Comment en est-on arrivé là ? Comment se fait-il que des humains, parmi les plus puissants, aient exigé et exigent encore que les soins accordés à des individus qui sauvent des vies soient gommés ? Parce que...

Parce qu'ils collent aux idées d'Ayn Rand, parce qu'ils adhèrent donc à la haine de l'empathie que tout individu a le devoir, selon elle, de

cultiver, parce qu'ils sont habités par une vanité si prononcée qu'ils adorent les dissertations de Rand sur l'homme fort, dominateur, sur l'homme qui cherche son seul bonheur, sur l'homme qui nie certains droits à ses semblables... Ils sont ainsi parce qu'ils sont assoiffés de pouvoir et de richesses jamais partagées.

Selon eux, les pauvres le sont parce qu'ils veulent l'être ou parce qu'ils sont incompétents en tout. De fait, il ne faut pas les aider, en quoi que ce soit. Les handicapés ? On s'en moque. Les cancéreux ? On doit s'en foutre car leurs angoisses, leurs atermoiements, leurs doutes et autres spleens forment le moteur de leur maladie. Bref, Ayn Rand, fille de pharmaciens russes, femme ayant fui la Russie communiste, a composé l'exact revers de la médaille politique imposée par Lénine et consorts en s'érigeant en architecte du génocide social que Friedman, qu'on veuille le reconnaître ou non, a accompagné.

LA HAINE DE L'AUTRE ET DE L'ÉTAT

Comment ? En habillant ses postulats d'une batterie de chiffres histoire de faire passer l'économie pour une science exacte. Ce qu'elle n'était pas et n'est toujours pas.

Bref, sur ce flanc on est confrontés à une escroquerie intellectuelle, une escroquerie qu'imposent ceux que Morgan appelle les néo-conquistadors, qui, « forts d'une idéologie qui légitime leur avidité, sont en train de réussir. Légère en pensée et lourde en passion, cette idéologie est dangereusement efficace : elle a réussi à créer une hystérie collective chaque fois que sont prononcés les mots règlements, impôts et limites, associés respectivement à socialisme, vol gouvernemental et atteinte à la liberté [...] C'est le stade éminemment dangereux où raison et droit n'ont plus droit de cité ».

Alors qu'elle régnait sur une secte vouée au culte de sa personnalité, à laquelle appartenait Alan Greenspan, Ayn Rand avait résumé comme suit, et ainsi que le souligne Morgan, son propos : « Ma philosophie est le concept de l'homme en tant qu'être héroïque, avec son propre bonheur comme objectif moral de sa vie, avec l'accomplissement productif comme sa plus noble activité, et la raison son seul absolu. »

Ce galimatias aux accents très ados, Rand l'avait baptisé « objectivisme ». Et alors ? Une phrase, et une seule, suffira à résumer cet objet philosophique inanimé. Elle appartient à Cioran : « Être objectif c'est considérer l'autre comme un cadavre. »

Le Devoir

HAINE FROIDE
À QUOI PENSE LA DROITE AMÉRICAINE ?

Nicole Morgan
Éditions du Seuil
Paris, 2012, 254 pages

Dans la foulée de l'élection présidentielle américaine, on pourra aussi lire :

OBAMA
LA VÉRITÉ
Ron Suskind
Éditions Saint-Simon
Paris, 2012, 401 pages

AMÉRIQUE, ANNÉES OBAMA
Corine Lesnes
Éditions Philippe Rey
Paris, 2012, 363 pages

BARACK OBAMA
LA GRANDE ILLUSION
André Kaspi
Éditions Plon
Paris, 2012, 223 pages

LIVRES

La veuve, l'orphelin et les whippets



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

« **P**as de prix Goncourt » pour lui, note Aurel Ramat. Mais le noter, c'est déjà observer que, dans son genre du moins, il en mériterait bien un. Oui, Aurel Ramat mériterait d'être décoré. Il le sait. Car il connaît sa juste valeur au pays disparu des typographes, des linotypistes, des protes et autres monteuses sur papier.

Vous ne connaissez pas Aurel Ramat? En Amérique française, depuis quelques décennies, tant de livres lui doivent tellement. Et ceux qui hélas ne lui doivent rien ne valent souvent pas grand-chose.

Chez les artisans comme chez les industriels de l'édition, on garde à portée de main son incontournable *Ramat de la typographie*. Une bible. Le livre par lequel tous les autres sont structurés.

Les césures ratées, les incongruités typographiques ou les lignes abandonnées en fin de page — appelées veuves ou orphelins, dans le jargon du métier — sont des ennemies du lecteur, et donc des ennemies de la clarté que Ramat s'est employé à traquer dans ses nuits noires d'encre.

Même dans un journal, au *Devoir* comme ailleurs, le Ramat, comme on l'appelle, demeure un outil de référence. Le Ramat de la typographie en est aujourd'hui à sa dixième édition et compte des milliers d'exemplaires vendus.

En Europe, les établissements d'art graphique, la célèbre École Estienne au premier chef, fournissent depuis des lustres des ouvriers qualifiés au monde de l'édition. Ces diplômés maîtrisent, entre autres choses, les règles strictes de la typographie. Il en va tout autrement de ce côté-ci de l'Atlantique. En comparaison, la formation reste ici affreusement pauvre dans le monde de l'édition. Aussi le Ramat de la typographie continue-t-il d'être à lui seul une sorte d'université itinérante.

Autobiographie

À 86 ans, Aurel Ramat vient de publier son autobiographie à compte d'auteur: *Aurel Ramat, qui est-ce?*. Je ne tiens pas vraiment à vous parler du contenu du livre. Disons que tout y

passa, selon un fil chronologique convenu. Enfance dans un village français près de Grenoble. Service militaire. Dépuçelage par une prostituée de Pigalle, là même où il finit par rencontrer, en la personne d'une jeune femme moins empressée que les autres, un amour de l'imprimerie et de la typographie.

On comprend vite qu'il n'a pas la bosse des affaires. Sa première entreprise, l'Imprimerie de la vallée, l'écarte. Il veut ensuite se lancer dans la publication d'un journal régional de petites annonces, un commerce très payant, comme l'avait compris Pierre Péladeau chez nous. Mais Ramat néglige aussi cette nouvelle affaire, trop accaparé par une femme, semble-t-il.

J'ai dit que je ne tenais pas à parler du contenu du livre. Alors, j'abrège pour en venir à l'essentiel, croyez-moi.

Arrivé au Canada en 1955, Ramat se retrouve devant une linotype, ces grosses machines complexes où de lourds magasins de caractères permettent de composer des lignes de texte qui servent ensuite de matrice à du plomb en fusion. Après des détours en Californie, en France et dans les rêves éthérés de l'ONU, Ramat revient à Montréal, où il sera typographe pour *The Gazette* et monte sur papier pour le *Montreal Star*, jusqu'à l'heure de la rédaction de son fameux petit livre sur l'art de réaliser un grand livre.

Méticuleux, précis, cultivé, un typographe tel Ramat constituait à lui seul une très précieuse police d'assurance pour un écrivain autant que pour un journaliste. Et c'est cette assurance qu'il entreprit de transférer à ses successeurs.

Or, malgré pareils efforts pour transmettre son savoir, il n'est pas du tout certain que le passage à une société de l'ordinateur se soit accompagné d'un véritable transfert des riches savoirs de l'époque des typographes. On le constate paradoxalement jusque dans la lecture de l'autobiographie d'Aurel Ramat, un livre à la réalisation graphique lamentable et aux usages typographiques souvent douteux.

Même Ramat ne semble plus respecter Ramat! À croire qu'un grand condor d'hier se trouve condamné à n'être plus qu'un malchassé d'aujourd'hui.

Auteur de la célèbre série *Les Plouffe*, Roger Lemelin était aussi propriétaire de la fabrique de biscuits Whippet, de même que d'une marque de cretons populaire.



PHOTO GABY

L'écrivain Roger Lemelin savait aussi être homme d'affaires, affaires qui avaient d'ailleurs fini par l'absorber davantage que l'écriture.

La moustache aussi bien taillée que ses ambitions, l'écrivain savait aussi être homme d'affaires, sauf peut-être le jour où il confia une maison d'édition à l'intenable Hubert Aquin.

Les affaires avaient d'ailleurs fini par l'absorber davantage que l'écriture. Aussi, lorsqu'il s'était remis sur le tard à écrire une suite aux *Plouffe*, ses habitudes de commerçant s'étaient-elles tout bonnement juxtaposées à son œuvre. Le livre n'était pas encore prêt qu'il annonça que seule une chaîne d'épicerie bien connue pourrait le vendre. Les libraires n'en revenaient pas et lui en gardèrent rancune longtemps.

En France ces jours-ci, les supermarchés Leclerc proposent, sous l'appellation grossière de « centres culturels », de nouveaux espaces où ils vendent quelques livres. Près des boîtes de conserve et des saucissons s'offrent désormais quelques titres, ceux les plus à même d'être consommés en série. Chez nous, en 2009, ce sont les librairies Renaud-Bray qui avaient annoncé vouloir ouvrir des espaces du genre dans des supermarchés IGA.

Dans une contre-attaque humoristique à pa-

reille attitude, un libraire installé à Auxerre en France a décidé d'ouvrir une section de produits surgelés dans sa librairie! Il promet de rendre désormais accessible à sa clientèle le petit congélateur jusqu'ici réservé à l'usage exclusif de ses employés.

Là comme ailleurs, personne ne s'y trompe: loin d'un véritable élan pour la culture, il s'agit là d'un moyen pour les industriels de l'épicerie et de tout acabit de faire progresser leur chiffre d'affaires au mépris du travail de fond des librairies.

Qui sait si les supermarchés Leclerc ne sont pas inspirés d'un exemple venu du Canada de l'époque des *Plouffe*? Comme le chantait Charles Trenet en 1952, on trouvait dès cette époque tout et n'importe quoi dans les pharmacies du Canada.

« Dans les pharmacies...
On veut du nougat et du chocolat,
Des bonbons au citron, des stylos,
Des poupées gentilles
Pour les petites filles
Et, pour les garçons
Des lapins qui sont
Sauteurs et polissons.
On vend de tout:
Des toutous blancs
Qui se tiennent debout,
Tout tremblants,
Des arlequins, des cailles qui rient
Et tout un lot de quincaillerie.
Dans les pharmacies, [...] On entend parfois cet ordre sec:
"Garçon! Des petits pois ou un bifteck
Ou des choux farcis." [...] Ces pharmacies-là
Sont celles du Canada. »

Revenons à Roger Lemelin. Il est mort il y a vingt ans cette année. Jeune homme, il avait d'abord souhaité devenir skieur, mais son ambition s'était cassée la jambe. Obligé de garder le lit, il lui fallut revoir la hauteur de ses rêves depuis la couche de sa convalescence. Profitant de sa position avantageuse, il devint écrivain.

Les 3, 4 et 8 novembre, La Promenade des écrivains, en collaboration avec l'Institut canadien de Québec, souligne l'anniversaire de la disparition de l'auteur d'*Au pied de la pente douce*. Au programme, une table ronde avec l'ancien maire de Québec Jean-Paul L'Allier et l'historien Jean Provencher ainsi que la projection de films adaptés de son œuvre. Le site de La Promenade des écrivains donne tous les détails: www.promenade-ecrivains.qc.ca

jfnadeau@ledevoir.com

LETTRES FRANCOPHONES

Naissance d'un terroriste

LISE GAUVIN

On ne naît pas terroriste, on le devient: tel est le constat qui se dégage du dernier roman d'Abdellah Taïa, *Infidèles*, qui retrace les tribulations d'un jeune homme depuis son Maroc natal jusqu'en Belgique où il se trouve entraîné dans la logique implacable de la violence. Mais ce dénouement apparaît au lecteur comme la suite prévisible d'un parcours semé d'embûches et

constamment exposé à l'hostilité des bien-pensants.

Né au Maroc d'une mère, Slima, prostituée rejetée par la bonne société, Jallal se désigne lui-même comme « le fils du mal », en cela frère de François, le personnage du *Torrent* d'Anne Hébert. Mais à la différence de François, aucun projet d'éducation exemplaire ne lui est imposé ni aucune contrainte, sinon celle de s'exiler au Caire alors que sa mère est emprisonnée pour complicité

dans une conspiration à la suite de sa fréquentation avec un soldat « beau comme un père imaginaire », accusé d'avoir fomenté un coup d'État contre Hassan II. Le militaire partage avec l'enfant et sa

Dans un style incantatoire, Taïa dénonce les avancées de l'horreur au cœur du quotidien

mère un culte pour Marilyn Monroe et le film *River of No Return*.

Lorsque Slima est libérée et rejoint son fils en Égypte, trois ans plus tard, elle devient la compagne d'un Belge converti à l'islam qui l'entraîne dans un pèlerinage à La Mecque, puis à Médine. Après le décès de Slima, le compagnon envoie l'adolescent à Bruxelles, où il fait la connaissance d'un certain Mathias, alias Mahmoud, un Européen épris de l'islam et de l'islamisme. Les deux jeunes gens deviennent inséparables. Mahmoud convainc alors Jallal de retourner au Maroc afin de participer avec lui à un attentat kamikaze. Celui-ci ayant eu lieu, la dernière partie du roman est constituée d'une scène dans laquelle un Dieu singulier se confond avec l'image de Marilyn Monroe. Et ainsi la fiction de reprendre définitivement ses droits sur le cours du récit.

On retrouve dans ce roman

les thèmes familiers de Taïa, et notamment une critique de l'intolérance qui sévit au Maroc. Intolérance devant le « métier » de la mère, mais aussi devant toute expression de liberté qui sort des sentiers battus: « On ne peut pas réussir au Maroc. On fait tout pour vous arrêter, vous contrôler, vous maintenir petit, petite. Là-bas, on vous oblige à vous prostituer, on vous prend votre argent, et, après, on vous renie, on vous traite de salope, de femme indigne, de mécréante. Mais ce sont eux les mécréants. Des êtres sans cœur ».

Intolérance encore devant l'homosexualité, comme de tout ce qui peut compromettre un certain ordre social. Le roman tient à la fois du réquisitoire, de la plainte et du chant d'amour pour un pays et des êtres en proie à l'exclusion et engagés malgré eux dans des trajectoires désespérées. Dans un style incantatoire, Taïa, lauréat du Prix de Flore 2010 pour son roman *Le jour du roi*, autre mise en scène de l'injustice, dénonce les avancées de l'horreur au cœur du quotidien.

Collaboratrice
Le Devoir

INFIDÈLES
Abdellah Taïa
Seuil
Paris, 2012, 188 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

La toge et le scalpel

De fascinantes nouvelles venues d'Allemagne

CHRISTIAN DESMEULES

Ferdinand von Schirach avait déjà surpris l'an dernier avec *Crimes*, un premier recueil qui nous laissait panotés. Onze nouvelles menées de main de maître, onze affaires criminelles saisissantes qui nous promenaient à travers les arcanes — et souvent les fentes — de la justice allemande. Puissant.

La même révérence s'impose avec *Coupables*, où défilent cette fois quinze nouvelles puisées au même registre, portées par une écriture quasi clinique qui mêle la froideur du procès-verbal au gouffre humain des questions sans réponses. De véritables petits rouleaux compresseurs qui scotchent le lecteur à son fauteuil.

On y trouve un peu de tout. Une affaire de viol collectif où les accusés, membres bonasses de la fanfare locale, s'en sortent faute de témoins et à cause de l'impossibilité de la victime à identifier l'un de ses agresseurs: « C'était des hommes tout à fait normaux et nul n'aurait imaginé qu'une telle chose pût arriver. » Une procédure qui équivaut à la perte de son puce-lage pour un jeune avocat de la défense qui découvre, lors de sa toute première cause, « que la culpabilité était une toute autre chose ».

Une affaire d'intimidation tordue qui tourne mal dans un pensionnat. Une fausse accusation d'agression sexuelle. Une histoire abracadabrante de *deal* d'amphétamines impliquant un petit truand, une Maserati et un chien ayant avalé la clé d'une consigne. Une femme victime de violence conjugale accusée d'avoir tué son mari durant le sommeil de celui-ci.

Quel est le véritable crime derrière toutes ces histoires? S'agit-il de personnages réels ou bien fictifs? Von Schirach, avocat de la défense au barreau de Berlin, né en 1964, a-t-il puisé dans ses propres ar-

chives? Difficile de le savoir. Et l'auteur, il est vrai, joue habilement de cette ambiguïté. Tout comme il maîtrise habilement l'art du récit au moyen, entre autres, de chutes imprévisibles qui nous tiennent en haleine jusqu'à la toute dernière ligne.

Succès immenses en Allemagne, *Coupables* et *Crimes* (lequel paraît aujourd'hui en poche) nous racontent dans un style sobre et efficace, avec la même terrifiante brutalité des faits, le labyrinthe de la justice allemande, les zones grises de la culpabilité. Une galerie de personnages qui composent un portrait de l'humanité.

Et les fils complexes de la culpabilité, individuelle ou collective, Von Schirach les connaît sans doute intimement. Son grand-père a été condamné à 20 ans de prison après la Seconde Guerre mondiale pour avoir dirigé les Jeunesses hitlériennes. Derrière ces histoires criminelles, ces complicités et ces silences, il faut le croire, c'est autre chose qui se laisse deviner. Quelque chose d'à la fois plus grand et plus bas.

Car, à chacune de ses parcelles de noirceur, Von Schirach nous renvoie à la monstruosité ordinaire, il humanise le mal. Pour lui, ce n'est ni une contamination ni un effet sans cause. C'est une tumeur qui peut croître n'importe où. Von Schirach ou le fait divers considéré comme un des beaux-arts.

Collaborateur
Le Devoir

COUPABLES
Ferdinand von Schirach
Traduit de l'allemand par
Pierre Malherbet
Gallimard
Paris, 2012, 192 pages

Crimes paraît simultanément en poche dans la collection « Folio » de Gallimard.

ANNE-ÉLISABETH VALLÉE

Leméac Éditeur offre ses félicitations à l'auteure Anne-Élisabeth Vallée, qui a remporté le premier prix John R. Porter pour son essai *Napoléon Bourassa et la vie culturelle à Montréal au XIX^e siècle*.

« L'ouvrage de Madame Vallée se lit avec un intérêt constant et permet au lecteur d'assister à la gestation difficile d'une vie culturelle dynamique à Montréal entre 1850 et 1900, dont tout le mérite revient à quelques pionniers courageux, dont Napoléon Bourassa. »
Paul Bennett, *Le Devoir*

« L'essai d'Anne-Élisabeth Vallée est un texte intelligent, bien documenté, qui m'a appris bien des choses, [et ce.] avec une sensibilité particulière. »
John R. Porter

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

EN LIBRAIRIE

Richard Bergeron
L'ORPHELINAT

120 pages, 12,95 \$
www.delbussedeiteur.ca

LITTÉRATURE

Le tumulte intérieur



DANIELLE LAURIN

Ce n'est pas un roman de plus. Ce n'est pas de la littérature jetable, dans l'air du temps. Ce n'est pas du garruchage de tripes n'importe comment. Ce n'est pas de l'ordre du divertissement. On n'y entre pas en criant ciseau. Ce n'est pas une histoire simple, ce n'est pas limpide. On n'avance pas en ligne droite. On n'en ressort pas abruti, la tête vide.

C'est un roman qui prend son temps. C'est de la littérature faite pour durer. C'est figolé. C'est par en dessous que ça vibre, que ça agit. C'est de l'ordre de l'ébranlement. On y entre sur le bout des pieds. C'est énigmatique, elliptique. On avance en dents de scie. On en ressort troublé, pensif. Et habité.

Autant c'est hyper personnalisés comme univers, autant ça touche aux cordes sensibles de ce qui nous forge comme êtres humains. Autant c'est exigeant, sans concession dans la forme, le style, autant ça traduit cet effacement que l'on ressent devant ce qui nous échappe de soi, des autres, de la nature, de la marche du monde.

Si je vous disais que c'est un

roman d'apprentissage. Un livre qui porte à la fois sur le passage de l'enfance à l'adolescence et sur le passage de l'adolescence à l'âge adulte. Mais pas seulement.

Dit autrement: une quête de soi. Tandis que l'on se tient au bord de ce qui devrait commencer et n'aboutit pas. Tandis qu'on attend, sur le seuil de la vie, de devenir quelqu'un: soi-même. Comme si tout était joué d'avance mais que le sens nous en était ca-

Si je vous disais que c'est un roman sur l'écriture. Sur l'écriture comme aveu, libération, révélation.

ché. Mais est-ce quelque chose qui nous quitte jamais tout à fait?

Ce serait un livre sur le tumulte intérieur, voilà.

Si je vous disais qu'il y a une scène déterminante, autour de la centième page. Qu'on l'attend. On sait que quelque chose s'en vient. Le moment est sans cesse retardé dans le livre de raconter de quoi il s'agit au juste. Comme une douleur qu'on ne veut pas réveiller.

Cela a lieu dans un vieux hangar. C'est cruel, violent. Le genre d'acte répréhensible, imparadonnable, effrayant. Commis par effet d'entraînement. Quand on est adolescent, mais pas seulement. Commis dans la

frayeur du plus fort que soi, dans la frayeur de soi-même le commettant.

Le genre d'acte qui entraîne un basculement. Et qui vous hante, longtemps. Qui vous emplit de honte, de dégoût de vous-même. Qui vous empêche d'avancer.

Si je vous disais que ce n'est là que la pointe de l'iceberg, en réalité. Que le véritable enjeu, c'est le feu de la passion. C'est se découvrir à la fois ébahi et emprisonné par ce que l'on ressent. C'est l'autre que l'on déteste de le désirer tant. C'est la peur d'y aller, de perdre pied. C'est le désir d'y aller, de perdre pied.

C'est ne plus savoir ce que l'on veut. Surtout la première fois. Surtout si on n'a pas quinze ans. Et que l'autre est déjà un homme ou presque. Surtout si on est soi-même un garçon. Un garçon blanc pure laine, promis à un bel avenir. Tandis que l'autre...

Si je vous disais que tout cela se passe au milieu de la nature sauvage. Qu'on entend les bruissements d'ailes des oiseaux, qu'on sent la pinède, qu'il y a de l'eau à l'horizon. Qu'une outarde blessée peut devenir l'objet d'un amour incommensurable.

Si je vous citais ce passage: «Aimer est une malédiction, j'aurais dû le savoir. D'abord il vous pousse des ailes, puis,

croquant voler, vous volez, et bientôt une grande lame effilée surgit d'un nuage et vous tranche les plumes et vous tombez dans un grand tourbillon de vent et de sang.»

Si je vous disais que la mort rôde, tout le temps.

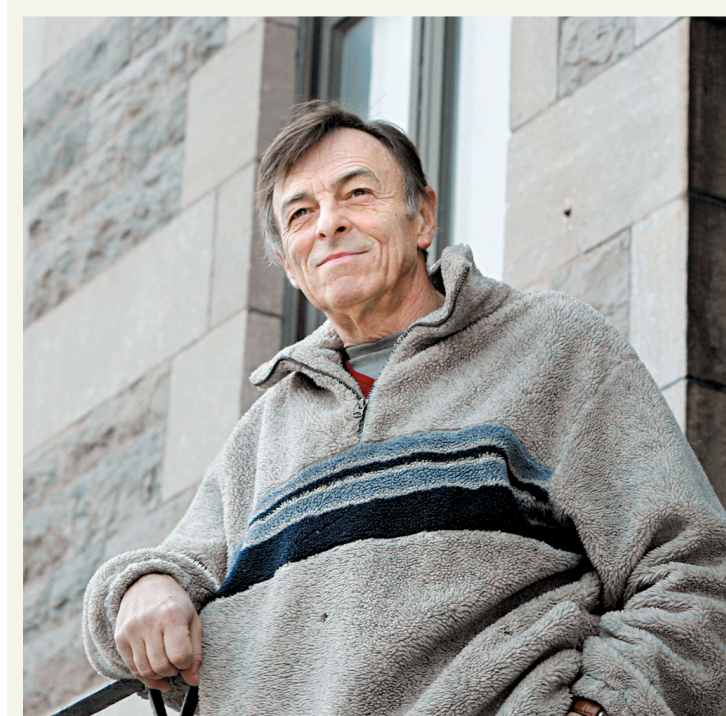
Si je vous disais que c'est un roman sur l'écriture. Sur l'écriture comme aveu, libération, révélation, tressaillement de l'âme, éveil à soi-même, ouverture, recherche, confrontation à l'indicible, au mystère. Un roman sur la littérature, aussi. Sur l'effet qu'elle nous fait quand on la lit. Pour les mêmes raisons.

Si je ne vous disais plus rien. Si je ne vous parlais pas des personnages. Si intensément incarnés. Si je ne vous parlais pas de ce lyrisme qui nous étreint et nous fracasse la carcasse dans un même mouvement. Si je ne vous parlais pas de toutes ces parts d'ombre explorées, de tous ces remous qui bouillonnent en nous.

Si je prenais dans mes mains *Un jour le vieux hangar sera emporté par la débâcle*, 23^e titre de Robert Lalonde, et que je vous le tendais, simplement.

UN JOUR LE VIEUX HANGAR SERA EMPORTÉ PAR LA DÉBÂCLE

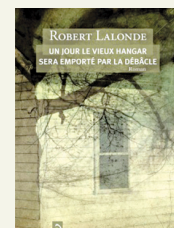
Robert Lalonde
Boréal
Montréal, 2012, 192 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

« Et j'ai plongé. L'eau fraîche n'avait pas gardé davantage mémoire de notre combat. Le ciel non plus, ni le vent. J'avais franchi une frontière avec Delphine, comme avec Stanley, comme avec tous les autres. Tout au long du retour, tandis que nous fendions les moutons frangés d'or, inquiet de sentir mes bras vides, mon cœur mystérieusement ranimé et qui cognait au fond de mon ventre, j'entendais la voix de Stanley qui beuglait: "Quand on est heureux, faudrait se watcher!" »

Extrait du livre *Un jour le vieux hangar sera emporté par la débâcle* de Robert Lalonde



Truman Capote inédit

Le roman inachevé de Truman Capote, *Prières exaucées*, vient de croître de six pages. En effet, la Division des manuscrits et des archives de la bibliothèque publique de New York a exhumé de ses cartons une nouvelle inédite intitulée *Yachts and Things*, un récit qui devait servir de base, et donner son titre, à l'un des chapitres du livre. Un roman à clés commencé en 1968 et publié en 1986 à titre posthume, *Prières exaucées* s'inspire des confidences que collectionna Capote sa vie durant, lui qui se plut à fréquenter les cercles artistiques et mondains. De son propre aveu, l'auteur de *De sang froid* utilisa sa correspondance personnelle et ses journaux intimes comme matière première de cette non-fiction satirique — ou trahissant selon plusieurs — les Tennessee Williams, Peggy Guggenheim et autres Jackie Kennedy Onassis. En s'attendant à cet entrelacs d'anecdotes et de souvenirs à peine maquillés présentés comme les reminiscences d'un narrateur écrivain, Capote aspirait ouvertement à une œuvre proustienne, sa *Recherche* à lui. Or, l'écriture s'avéra ardue et lui coûta pratiquement tous ses amis. À sa demande, les reports de publication s'accumulèrent. En 1976, le magazine *Esquire* publia quatre chapitres, dont *Des monstres à l'état pur* et *La Côte basque*, qui firent scandale. L'une des théories entourant l'incomplétude de *Prières exaucées* veut que Truman Capote n'ait jamais écrit les chapitres manquants avant son décès en 1984, ce que la récente découverte de *Yachts and Things* vient remettre en question.

Le Devoir

Mille vies devant soi

SUZANNE GIGUÈRE

Le procès subi depuis l'enfance par Josée, la narratrice de *Portraits d'anciennes jeunes filles*, tourne autour d'une phrase: «Pourquoi tu ne viens jamais à bout de ce que tu commences?» Une phrase assassine, répétée, assénée. Partir devient une obsession. À 22 ans, elle quitte sa famille et son village avec sa guitare et ses pinceaux et s'installe à Montréal. Elle y fera la rencontre de Julien et de Rose. Peu à peu, des liens très forts se nouent entre les trois inconnus. Ensemble, ils apprennent à veiller les uns sur les autres et à faire le deuil de leurs pertes. Tour à tour, chacun dévoile des secrets étouffés. Josée, en rupture avec sa famille, fait partie de ces enfants «nés de travers» dont parle Émil Ajar dans *La vie devant soi*. À l'âge de huit ans, sa sœur, son frère et elle ont eu le cœur et l'âme graffignés par un oncle: «Y a-t-il un avenir pour les enfants troués qui grandissent malgré tout?» Josée peint pour illuminer ce que la noirceur lui a volé.

À 45 ans, Julien pleure sa fille tuée par un chauffard. Elle avait 20 ans. Défait par son absence, il sombre dans une dépression majeure: «je ne sais plus depuis combien de jours j'essaie de faire semblant que je suis vivant». Alexa, sa femme, l'a quitté. Elle bouge avec un couteau dans le cœur comme lui. Au café où il retrouve Josée, celle-ci lui demande: «Y a-t-il quelqu'un qui vous console?» Comme Josée, il a souhaité échapper à sa famille. Il noircit un carnet d'écriture «pour enlever une couche de brouillard». Pour savoir qui il est.

Madame Rose, 80 ans, a connu dans sa jeunesse un grand amour, un Chilien qui avait l'âme d'un révolutionnaire. Josée trouve en elle une



MARC-ANTOINE ZOUÉKI

Dans *Portraits d'anciennes jeunes filles*, les personnages de Nicole Houde exorcisent une blessure qui a failli les tuer, en appelant la vie de toutes leurs forces.

grand-mère aussi rieuse que celle qu'elle a perdue. Malgré la vieillesse qui la fragilise, Rose continue de semer ses graines de sagesse, toutes aussi légères que sa voix. Quand Julien, abattu, lui dit: «On n'a qu'une vie devant soi», elle lui réplique vivement: «À votre âge on a au moins mille vies devant soi.»

Avec *Portraits d'anciennes jeunes filles*, Nicole Houde signe le plus lumineux de ses romans en trente ans d'écriture. Ses personnages exorcisent une blessure qui a failli les tuer, en appelant la vie de toutes leurs forces. L'espoir,

aussi dérisoire soit-il, refuse de s'éteindre en eux. Œuvre de maturité, *Portraits d'anciennes jeunes filles* est un hymne à l'amitié, à la vie, à l'amour. L'écriture de Nicole Houde, dont on a écrit qu'elle se rapprochait de celle de Marie-Claire Blais, est d'une délicatesse prodigieuse.

Collaboratrice
Le Devoir

PORTRAITS D'ANCIENNES JEUNES FILLES

Nicole Houde
Pleine lune
Montréal, 2012, 152 pages

Moebius et les arts martiaux

Dans son plus récent numéro, la revue *Moebius* s'intéresse aux arts martiaux, un thème que l'on n'associe pas d'emblée au monde de la littérature. Or les arts martiaux ont souvent été intégrés à d'autres formes d'art: qu'on pense au cinéma, avec les films d'Akira Kurosawa (*Les sept samouraïs*, *Yojimbo*), ou encore au théâtre kabuki. Qui plus est, le combat peut revêtir une dimension cérébrale: «Pour maîtriser l'art du combat, il faut en saisir la philosophie. Sans esprit, le corps est sans utilité» (maître Yew

Ching Wong). Sous la couverture couleur sang-de-bœuf se trouvent consignés les écrits de 19 auteurs, dont Mylène Bouchard, Félix De La Durantie, Chantal Neveu et Jean-Marc Ouellet, pour ne nommer que ceux-là. Qu'il s'agisse d'une nouvelle, d'un essai ou d'une réflexion, chaque texte est agrémenté d'une encre naïve de Sonia Martin. Récurrente, la rubrique «Lettre à un écrivain vivant» donne à lire une missive de Jean-Marc Beausoleil adressée à Jacques Godbout. Isabelle Gaudet-Labine, qui signe également un texte, a piloté le numéro.

Le Devoir

Gaspard LE DEVOIR		PALMARÈS	
Du 22 au 28 octobre 2012			
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ	NB DE SEMAINES
Romans québécois			
1	Félicité • Tome 3 Le salaire du péché	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	1/2
2	Princesse Yennenga	Réjean Tremblay/Homme	4/2
3	Les délaissées	Denise Monette/Logiques	3/6
4	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 6 Nemeroff	Anne Robillard/Wellan	5/6
5	La vie épicée de Charlotte Lavigne • Tome 3 Cabernet...	Nathalie Roy/Libre Expression	2/3
6	Les sœurs Beaudry • Tome 2 Les violons se sont tus	Micheline Dalpé/Goëlette	6/6
7	Malphas • Tome 2 Torture, luxure et lecture	Patrick Senécal/Alire	8/10
8	Les sœurs Beaudry • Tome 1 Évelyne et Sarah	Micheline Dalpé/Goëlette	10/11
9	Je me souviens	Martin Michaud/Goëlette	-/1
10	L'histoire de Pi	Yann Martel/VXZ	-/1
Romans étrangers			
1	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès	1/4
2	Le siècle • Tome 2 L'hiver du monde	Ken Follet/Robert Laffont	-/1
3	Une place à prendre	J. K. Rowling/Grasset	2/5
4	Substance secrète	Kathy Reichs/Robert Laffont	3/5
5	Une seconde chance	Nicholas Sparks/Michel Lafon	-/1
6	À découvert	Harlan Coben/Fleuve noir	5/2
7	Troisième humanité	Bernard Werber/Albin Michel	-/1
8	Défendre Jacob	William Landay/Michel Lafon	4/2
9	Insaissiable • Tome 1 Ne me touche pas	Tahereh Mafi/Michel Lafon	7/2
10	Les morsures du passé	Lisa Gardner/Albin Michel	9/5
Essais québécois			
1	Les femmes au secours de l'économie	Monique Jérôme-Forget/Alain Stanké	2/2
2	Lettres à un jeune politicien	Lucien Bouchard Pierre Cayouette/VLB	1/7
3	Design?	Frédéric Metz/Flammarion Québec	3/3
4	La mafia Irlandaise de Montréal	D'Arcy O'Connor/La Presse	4/4
5	Privé de soins. Contre la régression tranquille en santé	Alain Vadeboncoeur/Lux	5/3
6	Carré rouge. Le ras-le-bol du Québec en 150 photos	Jacques Nadeau Jacques Parizeau/Fides	6/10
7	La juste part	David Robichaud Patrick Turmel/Atelier 10	7/4
8	Brève histoire des femmes au Québec	Deryse Baillargeon/Boréal	9/2
9	Les clés de la Maison-Blanche. Sexe, fric et vote	Richard Héту Alexandre Sirois/La Presse	-/1
10	Le printemps des carrés rouges	André Frappier Bernard Rioux/M éditeur	-/1
Essais étrangers			
1	Pour des villes à échelle humaine	Jan Gehl/Écosociété	2/2
2	Reflets dans un œil d'homme	Nancy Huston/Actes Sud	1/7
3	Homo economicus, prophète (égaré) des temps nouveaux	Daniel Cohen/Albin Michel	-/1
4	Le prix de l'inégalité	Joseph Eugene Stiglitz/Les Liens qui libèrent	-/1
5	Les lois fondamentales de la stupidité humaine	Carlo M. Cipolla/PUF	5/11
6	Destruction massive. Géopolitique de la faim (Édition revue)	Jean Ziegler/Points	9/2
7	La fin. Allemagne 1944-1945	Ian Kershaw/Seuil	-/1
8	La pensée de Dieu	Igor Bogdanov Grichka Bogdanov/Grasset	-/1
9	Corps de papier. Résonances	Andrea Oberhuber/Nota bene	-/1
10	Dans les pas d'Obama. Au cœur du pouvoir américain	Tangi Québécois/Lattès	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

EN LIBRAIRIE

André Lussier
UN PSYCHANALYSTE
DANS SON SIÈCLE

DELBUSSO
ÉDITEUR

300 pages, illustré, 29,95 \$
www.delbussosediteur.ca

ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION

b
Bonheur d'occasion
Librairie

Mathieu Bertrand, Libraire
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)
514-914-2142

ACHETONS EN TOUT TEMPS :

Art québécois et international Livres d'art et livres d'artiste :

- Bellefleur, Borduas, Ferron, Gagnon, Giguère, Lemieux, Riopelle...
- Éditions : Art Global, Corbeil, Ertz, La Frégate, Michel Nantel...

Refus Global, le Vierge incendié Reliures d'art

Fonds universitaires :

- Littérature, Philosophie, Sciences humaines
- Pléiade

Livres anciens avant 1800 Americana et Canadiana Expertise de documents et d'archives

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasion

LITTÉRATURE

Le point sur le *i* ou les décalages existentiels de Gilles Pellerin

CHRISTIAN DESMEULES

Le tapis leur glisse sous les pieds. Ils ne se reconnaissent plus ou on les prend pour d'autres. Un homme dont « *le bois a durci* » vibre en passant aux clameurs révolutionnaires de la jeunesse. Un autre s'essaie à jouer en public le jeu dangereux de la séduction renouvelée avec sa femme.

Un autre encore (le même?) se tourne vers son enfance et ne voit qu'une forme vague, tandis que son propre reflet dans le miroir lui renvoie une tête qu'il ne reconnaît pas. La vie? Pffft!

Comme un coup de vent. Et quand le passé lui rend visite, c'est sous la forme des vieilles terreurs du gamin qu'il a été, préparé à tout pour son cours d'éducation physique, sauf à ce qu'on lui demande son nom.

i2 (i carré) fait ainsi défiler sur ce mode étonné, narquois ou légèrement paranoïaque 80 courtes nouvelles de Gilles Pellerin, fervent nouvelliste et fondateur des éditions de L'Instant même à Québec. Une manière de prolongement d'*i (i tréma)* paru en 2004, où l'auteur privilégie une utilisation plutôt ludique — et parfois décalée — du langage.

L'usure lente. Le magma des années. Le temps qui passe — avec une montre au poignet qui fait tic tac ou une



SOURCE IDRA LABRIE

Gilles Pellerin est un fervent nouvelliste et le fondateur des éditions de L'Instant même à Québec.

douleur au genou qui ne vous quitte plus. Pour l'un des avatars de Gilles Pellerin, rien n'y fait: « *Il n'y a ni fin ni commencement, mes jours sont tramés à la manière d'un papier peint aux motifs sans cesse répétés dans lesquels j'avance comme une vis sans fin.* » On retrouve dans *i2 (i carré)* plusieurs

nouvelles où un couple se disout lentement dans l'irréalité, où les vieilles amitiés ne sont plus que de rassurantes balises, où les enfants désertent la maison.

Un homme accuse le narrateur d'une des histoires de ne pas être réellement Gilles Pellerin. Quelques scènes tor-

dues de la vie académique. Un peu partout, le décalage est roi. Les identités sont flottantes. On n'y met pas toujours les points sur les *i*. Et parfois, il est vrai, c'est suffisant pour illuminer l'un de ces courts « *textes narratifs* ».

Et pourquoi, dans une histoire, devrait-il à tout prix se

passer quelque chose? On peut aussi essayer d'épingler l'inquiétude et le décentrement. Saisir cette seconde d'afolante lucidité quand l'œil exprime la compréhension — ou, à l'inverse, une incompréhension absolue et terrifiante.

L'auteur de *Ni le lieu ni l'heure* et de *Je reviens avec la*

nuît l'a bien compris. On peut très bien s'arrêter à cet instant décisif et furtif où quelque chose, justement, *ne se passe pas*. Comme ici: « *Ce matin, en entrant dans la salle de bains pour se raser, il a été surpris de se retrouver face à un homme lui-même étonné de se retrouver face à quelqu'un.* » Pour ne prendre qu'un exemple de ces narrateurs un peu autistes qu'on retrouve à la pelle dans *i2 (i carré)* et qui avancent à tâtons à travers les méandres de leur conscience ébréchée.

Bien sûr, le procédé n'est pas nouveau. On l'a déjà lu cent fois, et avec souvent plus de bonheur — notamment sous la plume de Cortázar. Vous resterez dubitatifs. Souvent. Vous pourrez sourire au spectacle de la folie qui accomplit son œuvre. Tandis que beaucoup d'autres vous donneront l'impression de tomber à plat ou de se répéter.

Mais le décalage agit. Comme si chacune de ces nouvelles commandait d'être multipliée par elle-même et portait déjà, en creux, son propre poids de silence et d'inquiétude. Comme si cette fonction au carré que nous suggère le titre agissait comme un prolongement fertile de l'histoire au-delà du point final.

Collaborateur
Le Devoir

I2 (I CARRÉ)
Gilles Pellerin
L'Instant même
Québec, 2012, 166 pages

À Berlin, derrière le Mur

GILLES ARCHAMBAULT

Il suffit d'avoir traversé une fois en touriste le mur de Berlin pour avoir retenu du régime communiste qui y régnait une forte image de tristesse. Tout semblait arrêté, caduc, grisâtre. Ce n'est certes pas *Quand la lumière décline* d'Eugen Ruge qui dissiperait cette impression. Couronné par le Deutscher Buchpreis, le grand prix littéraire allemand, ce roman raconte deux déclin: celui de l'Allemagne de l'Est et celui d'une famille liée au pouvoir politique dominant.

C'est peu dire que d'avancer qu'il s'agit d'un portrait vitriolique. La société allemande sous la férule de la RDA est décrite dans toutes ses failles. On s'épie, on se décerne à l'envi des décorations auxquelles on n'accorde qu'une valeur de moins en moins évidente et, surtout, on devine que les choses agonisent et que son bien-être ne va pas durer.

Le romancier nous décrit une réalité politique chancelante. Ses acteurs n'ont plus la foi. Court une devinette. Quels sont les quatre principaux ennemis du socialisme? Réponse: « *Le printemps, l'été,*

l'automne et l'hiver. » On a depuis longtemps cessé de croire aux diktats de la propagande officielle. Seul le vieux Wilhelm peut encore entonner l'hymne qui veut que « *Le parti, le parti a toujours raison / Camarades, telle est la leçon / Car qui se bat pour le droit / L'emporte à chaque fois / Contre le mensonge et l'exploitation.* » On croit de moins en moins à la ronde que « *De l'esprit de Lénine, / Grandit sous la poigne de Staline / Le parti, le parti, le parti.* » Dès qu'on le peut, on traverse le Mur.

Plutôt que de suivre un ordre strictement chronologique, comme il est de coutume dans les sagas, Eugen Ruge bouleverse les moments historiques. Le lecteur doit ainsi passer dans le désordre de 1952 à 2001, de 1961 à 1989, de 1976 à 1995. Le procédé du flashback, habilement maîtrisé, n'en nécessite pas moins, surtout au début du roman, une attention soutenue. Que l'auteur soit un mathématicien de profession n'a rien pour étonner. Il y a tout au long de ce roman une netteté admirable. Qu'il travaille pour le théâtre et la radio en tant qu'auteur ne surprend

« *Le parti, le parti a toujours raison / Camarades, telle est la leçon / Car qui se bat pour le droit / L'emporte à chaque fois / Contre le mensonge et l'exploitation* »

Extrait de
Quand la lumière décline

pas non plus. C'est dans les dialogues qu'il trouve sa force d'évocation. Ils sont précis, vont droit au but.

Les personnages, dont on pourrait craindre qu'ils ne soient que des fantoches chargés de véhiculer une thèse, sont à l'inverse très vivants. Wilhelm, qui à 90 ans n'a plus toute sa tête, ne fait que rabâcher les raisons qui l'ont fait rentrer du Mexique en 1952 pour aider, croyait-il, à la création en Allemagne d'un État socialiste. Son fils, Kurt, qui a connu les camps de rééducation soviétiques, survit grâce à son attitude accommodante par rapport au pouvoir. Son union avec Irina, son épouse russe, bat de l'aile. Il s'en console auprès d'une citoyenne compatissante pendant qu'Irina demande à l'alcool un soutien que la vie ne lui apporte pas. Alexander, le petit-fils, supporte mal le service militaire, fait un mariage désastreux et, apprenant qu'il est atteint d'une maladie terminale, se réfugie au Mexique. Quant à Markus, son fils, il est comme la plupart des adolescents de son époque un amateur de musique américaine, de paradis artificiels et de vie de bohème.

Si l'aspect politique donne

sa coloration au roman, il ne le résume pas. On pourrait tout aussi bien le lire comme un récit de l'incommunicabilité. Wilhelm s'isole dans sa sénilité. Charlotte, sa femme, n'a qu'un souhait, qu'il disparaisse de sa vie. Kurt s'imagine croire encore aux idéaux passés, mais il sait qu'il s'illusionne. Irina accepte mal de vieillir et de voir s'atténuer sa beauté. Alexander n'a jamais cessé d'avoir peur, de tout, de la vie, des femmes. Comme description d'un monde sans espoir, dont l'Allemagne de l'Est ne serait qu'une illustration parmi tant d'autres, c'est une réussite totale.

Un roman, en tout cas, dont la lucidité est la principale caractéristique. *Quand la lumière décline*, proclame le titre du livre. Celui d'un régime, mais aussi de destins humains. Irina apprendra que sa vie est terminée lorsqu'elle sera mise en présence d'une chose qui devrait la réjouir, sa belle-fille est enceinte. « *Elle comprit que cette femme, cette femme à l'apparence anodine, avec ses jambes courtes et ses yeux perçants, avec ses ongles qui ne ressemblait à rien — que cette femme était en train de faire d'elle, Irina Petrovna, à peine cinquante ans de son vrai âge, une grand-mère.* » Comment se réjouir que la vie se perpétue quand on n'a plus d'espoir?

Collaborateur
Le Devoir

QUAND LA LUMIÈRE DÉCLINE
Eugen Ruge
Traduit de l'allemand par
Pierre Deshusses
Éditions Les Escales
Paris, 2012, 423 pages

La gravité dérisoire de la Corse selon Jérôme Ferrari

GUYLAINE MASSOUTRE

Goncourt? Femina? Interalié? *Le sermon sur la chute de Rome*, de Jérôme Ferrari, figure sur les dernières sélections des grands prix. Nous en apprécions la narration, et la question tant de Leibnitz que de Voltaire: quel est le meilleur des mondes possibles? Toutefois, rien ne nous attachera longtemps aux personnages: ils s'anéantissent dans leur chute.

Le titre est beau, un peu trompeur cependant. Il est ici question d'une réalité de fiction, aussi vraie que le déluge, mais sans la légende. On est en Corse, au XXI^e siècle. À la fin du livre, on basculera dans une décadence impériale, pour redire, après le sermon d'Augustin sur la chute de Rome, que c'est dans l'ordre des choses.

Au *Monde des livres*, on a encensé ce livre comme pas un. Est-ce parce que Ferrari a renié ses trente-six bêtises dans l'île de Beauté, son journalisme engagé dans les affaires corses, avant de trouver son chemin de philosophe-écrivain? À noter qu'il a passé par la traduction. Fraîchement paru chez Actes Sud, *Murtoriu* de Marc Biancarelli: il l'a traduit du corse avec Marc-Olivier Ferrari et Jean-François Rosecchi. Ferrari aime les histoires après et brosse le portrait de figures locales difficiles à estimer.

Un empire sans repli

Le sermon sur la chute de Rome commence par une photo de famille et finira sur la mort du grand-père. La boucle est bouclée, sur un bilan ou retour au passé. Cela commence quand deux amis d'enfance villageoise, venus étudier à Paris, se retrouvent en Corse, par un concours de circonstances, pour y tenir un café. Le pays souffre de déshérence.

Or tout part en lion. Les affaires marchent, grâce à des artifices féminins assez minables et des relations pas trop normales, pas trop compliquées, pourquoi s'en faire, c'est le meilleur des mondes. Chacun ferme les yeux sur ce qui va mal, on regarde ailleurs. Ni exigence morale, ni grands sentiments, les amis font la belle vie, même un peu idiote: « *Dieu ne méritait aucune louange car Mathieu et Libero étaient les seuls dé-*

miurges de ce petit monde. »

Et cela se gâte. Faut-il que saint Augustin se mêle de changer l'angle de vue? Que s'insinue le partage du bien et du mal, comme au paradis terrestre? Les longues phrases de Ferrari, tenues, mais pas très rythmées, souvent familières et creusant le pessimisme, sont teintées d'un humour qui gronde sous la normalité. Les citations des sermons d'Augustin encadrent la narration et plombent ce qui va arriver.

Du bar à l'église, et vice versa, il n'y a que trois pas. À partir du cinquième chapitre (sur sept), le ton change: le Verbe se faufile sous les portes mal closes. Ferrari a lu la Bible, Leibnitz et Celan. Seule éternité: les ténèbres. Lorsqu'il transporte son histoire en Afrique, l'avenir de la Corse bascule. Là se produit la chute de Rome, l'effondrement des sujets et l'inénarrable repli.

De l'harmonie au chaos

On dit que Ferrari bâtirait un cycle, dont ce roman fait partie. On aimerait. Quelques personnages se croisent d'un livre à l'autre, avant qu'ils ne tombent. On s'enfonce dans des pages douloureuses. Il y a des ventres qui se frottent, des piliers de bar qui provoquent la rumeur, des haines et des jalousies, et une voix qui juge: « *Car Dieu n'a fait pour toi qu'un monde périssable.* » Les personnages grimacent de plus en plus, faisant un gâchis du destin qui les emporte. C'est un roman qui parle d'erreurs, d'égarments irréparables, de nuit cruelle à qui ne s'en défend. Entre drame et tragédie.

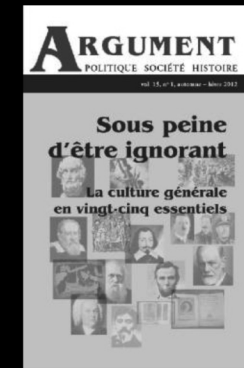
« *Tout ce qu'on dit sur la Corse est faux* », prétendait Flaubert, qui a ouvert l'espace littéraire en s'attaquant aux clichés. On est ici en effet bien loin des flibustiers et des bergers, au cœur d'un piège qui, à côté des magnifiques romans de vendetta corse de Marie Ferranti, est aujourd'hui signé d'un plus métaphysique Jérôme Ferrari.

Collaboratrice
Le Devoir

LE SERMON SUR LA CHUTE DE ROME
Jérôme Ferrari
Actes Sud
Arles, 2012, 201 pages

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la société

Jeudi 8 Novembre
à 18 heures

Entrée libre
Réservation obligatoire
Librairie : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Causerie
SOUS PEINE D'ÊTRE IGNORANT

Quelle culture générale commune la société peut-elle et doit-elle encore transmettre aux jeunes Québécois? Telle est la question qui sera débattue lors du lancement d'un numéro spécial d'*Argument*, destiné à souligner les 15 ans de la revue. Intitulé « *Sous peine d'être ignorant* », ce numéro aligne 25 notions, œuvres, événements, personnages que tout jeune gens au Québec se doit de connaître, « *sous peine d'être ignorant* ».

Avec
LISE BISSONNETTE
ALAIN FARAH
PATRICK MOREAU
DANIEL TANGUAY

Animée par
MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

EN LIBRAIRIE

Fernand Harvey
LA VISION CULTURELLE D'ATHANASE DAVID

DELBUSO ÉDITEUR

268 pages, illustré, 24,95 \$
www.delbussosediteur.ca

LIVRES



RÉCITS DE VOYAGE

NOS COURSES AUTOUR DU MONDE

Collectif
Bertrand Dumont éditeur
Montréal, 2012, 305 pages

La *Course destination monde*, présentée à Radio-Canada sous différentes déclinaisons de 1988 à 1999, a fait école et surtout fait rêver des générations de jeunes vidéastes en herbe, qui ont suivi cette émission phare, réapparue récemment en version moins aventureuse sur la chaîne câblée Évasion. Ce recueil de souvenirs d'une dizaine de concurrents de certaines éditions de la *Course* s'adresse aux fidèles des incarnations radio-canadiennes, qui se rappellent les « coureurs » sondés, dont la plupart œuvrent aujourd'hui dans le milieu du cinéma ou de la télévision. Dans ces textes de longueur, de forme et d'intérêt variables, les coureurs évoquent anecdotes et impressions de cette expérience exceptionnelle et certains y vont d'une réflexion sur l'héritage de ce concept, qui pour plusieurs a été l'amorce d'une carrière médiatique. En préface, le cinéaste et lauréat de l'édition 1992-1993, Philippe Falardeau, évoque cet héritage, en écorchant au passage les télé-réalités d'aujourd'hui et plaçant pour un « espace de création libre et intelligent sur nos ondes ». La piètre qualité de l'édition de ce recueil, au demeurant fort sympathique, ne devrait pas rebuter les vrais « fans » de la *Course*, qui y trouveront leur bonheur.

Amélie Gaudreau



ENTRETIENS

DE QUOI LE QUÉBEC A-T-IL BESOIN EN ÉDUCATION?

Collectif sous la direction de Jean Barbe,
Marie-France Bazzo, Vincent Marissal
Leméac
Montréal, 2012, 196 pages

« De manière générale, le Québec se fout de l'éducation. » La dureté du constat que fait Marie-France Bazzo dès les premières lignes de la préface témoigne néanmoins de l'urgence de remédier à la situation. Et c'est en quelque sorte la prémisse à une réflexion en profondeur — quoiqu'imparfaite, disent les idéateurs de ce recueil d'entretiens — sur la façon dont nous éduquons ou, surtout, devrions éduquer nos enfants. M^{me} Bazzo, Vincent Marissal et Jean Barbe donnent ainsi la parole à 11 personnes proches du milieu (le philosophe Normand Baillargeon, le sociologue Guy Rocher, la scénariste Fabienne Larouche...), qui posent des diagnostics justes et partagent leurs vues, parfois très pratiques, sur le système idéal. Décrochage, écoles privées versus écoles publiques, culture générale... les thèmes sont éculés (peut-être pas, au fond), mais le livre a le mérite de les revisiter intelligemment, en allant à l'essentiel.

Lisa-Marie Gervais



BANDE DESSINÉE

JANE
Fanny Britt & Isabelle Arsenault
La Pastèque

Les mots sont parfois durs, surtout quand on les inscrit au marqueur noir sur le mur des toilettes d'une école. Par pure méchanceté. Hélène, une jeune fille dont la différence dérange, le sait, elle qui doit conjuguer son quotidien scolaire au temps de l'intimidation et des allégations du genre « Elle sent le swing » ou « Elle pèse cent seize ». Pour survivre à sa condition, l'élève va s'évader dans la lecture et surtout dans l'Angleterre victorienne du *Jane Eyre* de Charlotte Brontë, où l'existence lui semble meilleure. Lire pour survivre : le thème est porteur. Il est aussi porté magnifiquement par la plume de l'auteure prolifique Fanny Britt, dont la pièce *Bienveillance* vient d'être présentée à l'Espace Go de Montréal, et surtout par le coup de crayon de l'illustratrice Isabelle Arsenault. Écriture fine et percussive, trait intimiste : ce *Jane* explore avec une fausse apparence de légèreté la complexité des rapports humains et l'odieux de la mécanique sociale du rejet. Brillamment, malgré l'abus de noir et de blanc.

Fabien Deglise

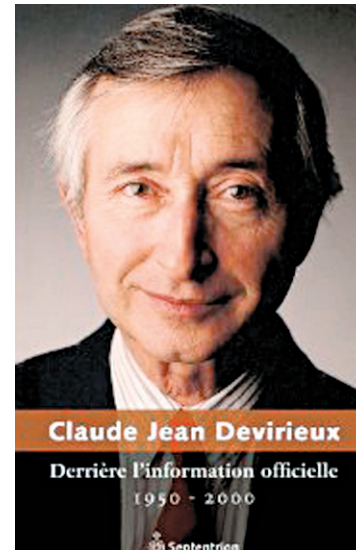
Les anecdotes de Claude Jean Devirieux

LOUIS CORNELIER

Journaliste à la radio et à la télé de Radio-Canada pendant plus de trente ans — il a pris sa retraite en 1986 —, Claude Jean Devirieux a accumulé des tonnes d'informations qui, pour diverses raisons, n'ont jamais été rendues publiques. Dans *Derrière l'information officielle. 1950-2000*, il présente, sous forme d'abécédaire, plusieurs de ces histoires d'inégal intérêt.

Versé dans l'anecdote, Devirieux raconte avec amusement le stratagème utilisé par les moines de Saint-Benoît-du-Lac, dans les années 1950-1960, pour frauder l'assurance chômage, sa nomination à titre de spécialiste radio-canadien de l'exploration spatiale, en 1975, attribuable à sa lecture de Tintin et, sur un ton plus grave, les derniers mois de vie de Judith Jasmin, « morte quasiment seule dans sa chambre de l'Hôpital Notre-Dame ».

Obsédé par les incohérences de la version officielle de la Crise d'octobre 1970, Devirieux consacre plusieurs entrées de son abécédaire à ce dossier. Sur la base de confidences qu'il a reçues, il affirme que Louis Laberge était un agent double de la Gendarmerie royale du Canada (GRC) qui a joué un rôle trouble dans le Front de libération du Québec (FLQ), que « le fédéral était pour le moins heureux d'être débarrassé de Pierre Laporte », étant donné les liens de ce dernier avec la mafia, que la GRC savait dès le départ où étaient séquestrés Cross et Laporte et que, grosso modo, en 1970, « les autorités fédérales ont mis au point et réa-



Claude Jean Devirieux
Derrière l'information officielle
1950 - 2000

« [En 1970] les autorités fédérales ont mis au point et réalisé la plus vaste opération de manipulation de l'opinion publique québécoise de tous les temps avec l'aide de l'armée. »

Extrait du livre
Derrière l'information officielle. 1950-2000

lisé la plus vaste opération de manipulation de l'opinion publique québécoise de tous les temps avec l'aide de l'armée ».

S'il faut en croire l'ex-journaliste, les espions — québécois, canadiens, états-uniens et britanniques — pullulent au Canada depuis 1950. Trudeau a été espionné, Lévesque aussi, et Devirieux lui-même n'a pas échappé à la surveillance policière. En 1975, il a même été co-cuffé par un policier qui faisait le

guet devant sa maison et, en 1980, lors d'un cambriolage de son domicile, seul son dossier sur la Crise d'octobre a disparu.

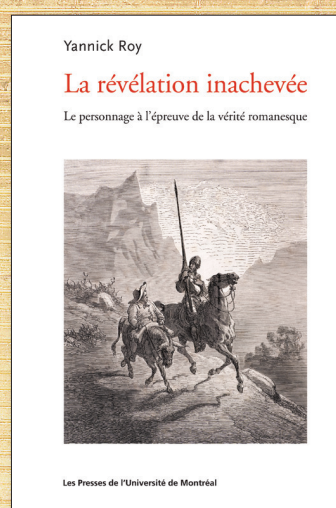
Se présentant comme un « témoin aussi honnête que curieux », comme un strict « observateur », Claude Jean Devirieux n'en arrive pas moins à conclure que, sous Trudeau, « le Canada a rasé le fascisme » et que le pays, à cause du système électoral qui concentre trop de pouvoir dans les mains d'un premier ministre élu par une minorité de la population, n'est pas une démocratie et flirte avec la dictature. Médiocrement informé par des médias privés commerciaux sans envergure et par une société d'Etat contrôlée par le gouvernement, continue Devirieux, le peuple ne s'en rend même pas compte. Pourtant, continue-t-il, « le Québec, tous partis confondus, est toujours perdant dans ses relations avec le reste du pays ». Pire encore, ajoute-t-il, « jamais, nulle part, aucune nation n'a été comme le Québec à ce point manipulé [sic], abusée, trompée, spoliée, baisée et sodomisée ».

Tout en cultivant un ton bonhomme, entre deux piques narquoises aux féministes, Devirieux, dans ces pages, frappe fort, mais ne brille pas toujours, quoi qu'il prétende, par sa rigueur.

Collaborateur
Le Devoir

DERRIÈRE L'INFORMATION OFFICIELLE

1950-2000
Claude Jean Devirieux
Septentrion
Québec, 2012, 292 pages



Yannick Roy

La révélation inachevée.
Le personnage à l'épreuve de la vérité romanesque
Relire Cervantès, Balzac, Flaubert, Valéry et Kundera
Finaliste, prix littéraires du Gouverneur général 2012

Normand Chaurette

Comment tuer Shakespeare
« Un chef-d'œuvre ! »
— Gilbert David, *Spirale*

Prix Spirale-Éva-Le-Grand 2012
Finaliste, prix littéraires du Gouverneur général 2012

Guylaine Beaudry

Profession bibliothécaire
« Un livre lumineux qui fait briller cette profession de l'ombre. »
— Marie D. Martel, *Bibliomancienne*

Martine Béland

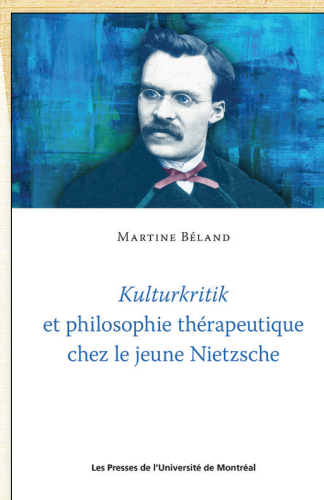
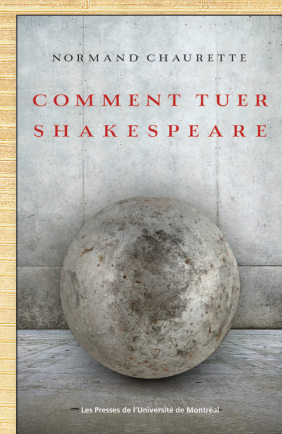
Kulturkritik et philosophie thérapeutique chez le jeune Nietzsche
La civilisation comme maladie

Albert Adam

In vino veritas.
La science du vin pour amateurs éclairés
«...il est facile à consulter et surtout apporte les bonnes réponses... »
— Vins & vignobles

Jean Després (dir.)

L'univers des champignons
«...un livre tout à fait exceptionnel ! »
— Pierre Gingras
C'est bien meilleur le matin

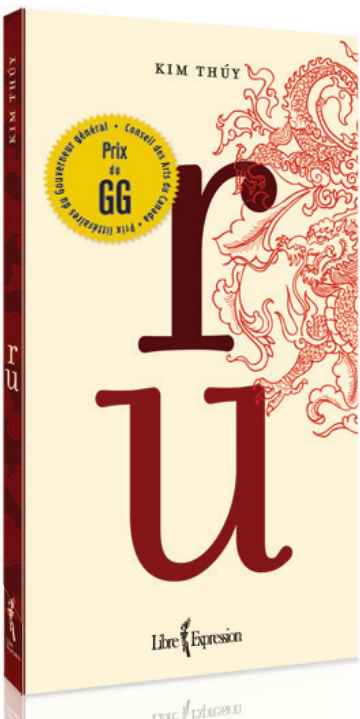


SCOTIABANK
GILLER PRIZE



Crédit photo: © Sarah Scott

FÉLICITATIONS
À L'AUTEURE
KIM THÚY
FINALISTE AU
PRIX GILLER 2012
POUR SON
ROMAN RU



Prix littéraires

- Grand Prix RTL-Lire 2010 (France)
- Prix littéraire du Gouverneur général 2010 (Canada)
- Grand Prix littéraire Archambault 2010 - Prix du public (Québec)
- Prix Mondello pour la multiculturalité 2011 (Italie)



TÉLÉCHARGEZ GRATUITEMENT

UN DES 17 TITRES DE LA COLLECTION PROFESSION

www.pum.umontreal.ca

Les Presses de l'Université de Montréal

Université
de Montréal

ESSAIS

Rompre avec le pessimisme



LOUIS CORNELIER

Le printemps érable de 2012 n'aura-t-il été qu'une parenthèse dans le climat de déprime qui engourdit la société québécoise? Pendant ces quelques mois, en effet, le volontarisme a retrouvé sa place dans le débat public. Il était possible, clamaient les militants, et des centaines de milliers de citoyens avec eux, de faire autrement. Le discours libéral de l'adaptation aux lois du marché, de la concurrence, de la compétitivité financée par les utilisateurs de services publics n'avait pas le monopole du réalisme. Une autre politique était possible, scandaient les manifestants, malgré les moqueries des éteignoirs stipendiés par certains grands médias.

L'élection du 4 septembre dernier, à cet égard, aura été décevante. Bien sûr, le Parti québécois (PQ), prudent allié des contestataires, a gagné, mais partiellement. Les représentants de la démission devant les diktats de l'économie de marché ont récolté la majorité des voix exprimées. Le lendemain du vote, quand le PQ a voulu faire un peu payer les riches dans le dossier de la taxe santé afin de respecter une promesse électorale, ses adversaires, au nom de leur conception du réalisme, se sont braqués. On ne peut pas faire ça, ont-ils tranché.

Les pessimistes, ceux qui croient que la société n'est que la somme des intérêts individuels et qui se rabattent, selon les mots de l'essayiste français Jean-Claude Guillebaud,

sur «une approche strictement gestionnaire de la démocratie, approche à minima qui s'accommode très bien d'un État faible ou impotent», ces pessimistes, donc, auraient-ils raison? Dans *Une autre vie est possible*, «une réflexion très subjective sur l'espérance», Guillebaud prend le contre-pied de cette thèse.

Contre la désespérance

Affligé par «la désespérance contemporaine», par cette «culture de l'inespoir» qui affecte tout l'Occident et le mène à se réfugier dans le fatalisme ou la dérision, Guillebaud, sans naïveté, veut plaider pour l'optimisme. Il est bien conscient que le dernier siècle a été cruel pour les héritiers de l'espérance. L'aspiration égalitaire, reconnaît-il, a été «corrompue par les bolchéviques». La volonté de «construire l'Histoire au lieu de la subir», de «réparer le monde», a été profanée par les nazis. Le «génie de la liberté», qui a vaincu ces monstres, s'est rapidement rigidifié en un «catéchisme libéral» brutal. Malgré tout, «nous vivons mieux et plus longtemps que les générations précédentes», remarque Guillebaud, mais l'espérance est dangereusement ébranlée.

L'essayiste, dans le style toujours lumineux qui caractérise son œuvre, s'en désole et nous invite à renverser la vapeur. L'espérance, l'idée qu'une action volontaire peut réparer le monde, est la grandeur de la culture occidentale judéo-chrétienne. Contre la sagesse grecque qui plaide pour l'«adaptation à un monde qu'elle renonce à transformer», la «subversion prophétique» juive refuse l'éternel retour, la fatalité, et postule une histoire qui

avance «en direction d'un projet» de justice.

Relayée par l'idée d'espérance chrétienne et par le concept laïque de progrès théorisé par les penseurs des Lumières, cette parole prophétique est animée par la «volonté de braver l'impersonnalité cruelle du destin». Le communisme, qualifié d'«hérésie judéo-chrétienne» par Guillebaud, a récupéré et trahi cette tradition, mais cette dernière, dans son essence, conserve toute sa noblesse et sa nécessité.

«Une société qui n'est plus "tirée en avant" par une valorisation de l'avenir, une société sans promesse ni espérance, est vouée à se durcir, écrit Guillebaud. Ramené à lui-même et cadenassé sur sa finitude, le présent devient un champ clos. Y prévalent les corporatismes inquiets, les frilosités communautaires, les doléances, le chacun-pour-soi et le cynisme impitoyable.»

Le Québec, comme le reste de l'Occident, n'échappe pas à cette déplorable situation dominée par une approche comptable de la politique et une injonction culturelle au «lâcher-prise» social au profit d'une relecture égotiste d'une sagesse gréco-romaine frelatée. Dans les faits, pourtant, «la désespérance n'est pas mieux fondée que l'espérance», conclut Guillebaud, et cette dernière, pour notre salut, vaut mieux que la lâcheté railleuse ou prétendument réaliste.

Un appel à la rupture

Avocat de formation, partisan de la simplicité volontaire et militant de longue date pour la justice sociale, Dominique Boisvert partage l'optimisme et le volontarisme de Guillebaud. «Le monde n'est ce qu'il est que parce que nous y

consentons, de manière plus ou moins volontaire ou consciente, écrit-il dans *Rompre! Le cri des indignés*. Si nous voulons d'un monde différent, il nous faut d'abord ROMPRE avec celui qui est, et accepter l'insécurité de l'entre-deux.»

Opuscule rédigé sur «le ton de la conversation» qui entend dresser un constat de «ce qui ne va pas» pour stimuler un éveil des consciences, *Rompre!* se veut essentiellement un appel à en finir avec «l'acceptation de l'inacceptable». Il propose une rupture avec le culte de la consommation comme voie vers le bonheur, avec la vitesse comme mode de vie, avec un individualisme technophile qui défait le tissu social, avec la violence comme mode de résolution des conflits, avec le monopole de la propriété privée, avec la distraction abrutissante et avec la tentation de se prendre pour Dieu. Nous ne sommes pas nés, écrit Boisvert, pour produire ou pour «performer», mais pour «vivre debout, vivants, dignes, heureux».

Sans proposer de nouveau modèle social précis, Boisvert, comme Guillebaud, redit sa confiance en l'être humain, une «confiance métaphysique, un choix inspiré par [sa] propre tradition religieuse, et que l'on nomme chez les chrétiens espérance». L'Histoire n'est pas finie.

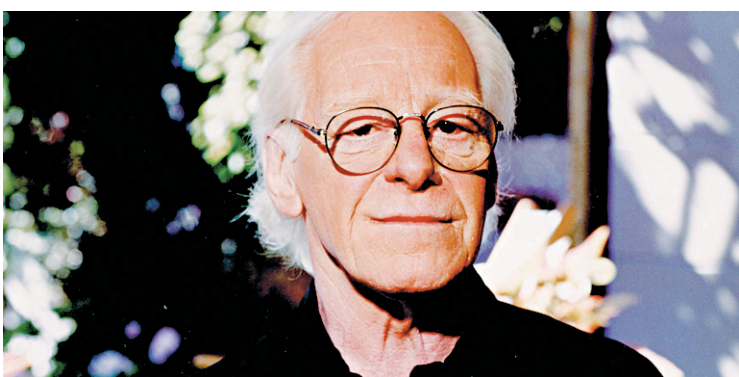
louisco@sympatico.ca

UNE AUTRE VIE EST POSSIBLE

Jean-Claude Guillebaud
L'Iconoclaste
Paris, 2012, 234 pages

ROMPRE!

Le cri des «indignés»
Dominique Boisvert
Écosociété
Montréal, 2012, 108 pages



Pierre Bourgault (1934-2003) l'une des figures intellectuelles de l'indépendantisme au Québec.

Indépendantisme et faux dilemmes

MICHEL LAPIERRE

Encore mieux que le premier, le second tome (1968-2010) qui achève l'*Histoire intellectuelle de l'indépendantisme québécois* expose une évolution étonnante et parfois déconcertante. Orienté vers le progrès par trois titans, Lévesque, Parizeau et Laurin, le mouvement n'a toutefois pas évacué le nationalisme lié aux fantômes de Groulx et de Duplessis. Cela se traduit par un lancinant et faux débat: nation ethnique ou nation civique?

Publié sous la direction de Robert Comeau, de Charles-Philippe Courtois et de Denis Monière, le précieux ouvrage de référence, auquel ont collaboré 25 observateurs expérimentés de la scène politique, traite d'environ autant d'intellectuels qui ont alimenté la réflexion sur la souveraineté. Devant le réalisme clair apporté par Lévesque, Parizeau et Laurin, l'idée d'une nation évolutive et inclusive aurait dû dépasser l'opposition oiseuse entre l'arrière-pensée ethnique et l'angélisme civique.

Une convergence culturelle ouverte au risque aurait pu balayer à la fois la peur chauvine et l'indifférentisme desséchant. Mais, pour désigner la période qui s'étend de 1995 à 2010, Courtois emploie une formule désespérante: «La souveraineté, du blocage au déclin.» Dire que les années 60 et 70 exprimèrent un optimisme fou!

Comme le souligne Michel Sarra-Bournet dans son excellent chapitre sur René Lévesque, l'esprit moderne du grand rassembleur des indépendantistes se résumait ainsi: «Il n'y a plus de contradiction entre les causes sociale et nationale... La souveraineté est la conclusion logique de la Révolution tranquille.» Cette dernière avait fait de la libéra-

tion nationale l'objet d'un désir irrésistible. Pour reprendre le mot de Lévesque, «l'appétit vient en mangeant».

Le sociologue utopiste Marcel Rioux, à qui Jean-Philippe Warren a le mérite de redonner une place de choix, allait plus loin. Il souhaitait que son futur pays «dépassât les autres sociétés» en devenant «plus humain, plus fraternel». Même Jacques Parizeau, en apparence plus terre à terre, affirma, dès 1967, que «le Québec voudra toujours davantage», note Louis Gill dans le texte dense qu'il consacre à l'homme politique.

Le chapitre de Courtois sur Camille Laurin serait parfait si l'auteur, en abordant «l'identité complexe du peuple québécois» scrutée par le psychiatre, ne tentait pas de tempérer cette audace freudienne en lui associant un goût improbable pour le passéisme de Lionel Groulx! Ce n'est pas la seule faiblesse du livre.

L'analyse du souffle stimulant de Vadeboncoeur, de Bourgault ou de Falardeau ne réussit pas à faire oublier, notamment dans les chapitres sur Fernand Dumont et Jean-Marc Léger (1927-2011), la pesanteur du faux dilemme entre la fidélité canadienne-française et la naissance d'un Québec nouveau. Quand finirons-nous par distinguer la fossilisation du passé d'avec la continuité de l'histoire vivante?

Collaborateur
Le Devoir

HISTOIRE INTELLECTUELLE DE L'INDÉPENDANTISME QUÉBÉCOIS

Tome II
Sous la direction de Robert Comeau, Charles-Philippe Courtois et Denis Monière
VLB
Montréal, 2012, 376 pages

Sur les traces des anciens sages

L'œuvre de Lucien Jerphagnon

GEORGES LEROUX

Disciple de Vladimir Jankelevitch, auquel il avait consacré sa thèse, Lucien Jerphagnon est l'auteur d'une œuvre considérable dans le vaste domaine de l'histoire des idées. Sa riche bibliographie montre, derrière une diversité bien caractéristique des lettrés de sa génération, la constance de son intérêt pour la pensée et l'histoire de l'Antiquité tardive. On note, par exemple, sa grande édition des œuvres philosophiques de saint Augustin dans la Bibliothèque de la Pléiade, qu'accompagne un merveilleux livre introductif dans la collection «Découvertes».

Loin des sentiers battus, Jerphagnon s'est en effet très tôt passionné pour la forme de vie des philosophes dans l'Empire. Son étude sur l'empereur Julien, qui était philosophe, illustre cet aspect de son travail. Comme Pierre Hadot, il s'interroge sur les exigences d'une pratique vouée à la lecture et à l'écriture, dans un monde où ces exercices sont le fait d'une infime minorité. Que fait-on au juste dans ces écoles philosophiques, subventionnées par l'État depuis que Marc Aurèle leur a apporté son soutien? Dans une série d'études rédigées comme des enquêtes sur la vie culturelle de la Rome tardive, l'historien examine tous les témoignages disponibles et dresse un portrait de cette culture où s'affrontent, jusqu'à la fin, les intellectuels chrétiens et les païens.

À en juger par l'exemple d'Alexandrie, où la violence semble avoir été fréquente durant les années suivant l'édit de Théodose (380), les philosophes réunis dans les écoles païennes n'avaient pas la vie facile. Mais l'intolérance était sans doute le lot de tous les partis et Lucien Jerphagnon, autant dans son *Histoire de Rome* que dans son *Histoire de la pensée*, deux ou-

vrages de synthèse qu'on vient de rééditer avec son étude sur les Césars, montre comment la philosophie a lutté durant ce demi-millénaire pour maintenir vivants les grands idéaux de la sagesse promus par les écoles.

On peine à imaginer la dévotion de ces institutions, récurrente dans ces siècles d'affrontement — que restait-il de l'Académie d'Athènes lors des visites d'Hadrien au II^e siècle? —, mais l'édition des textes classiques, la richesse des interprétations, tout cela pointe vers une survivance de la tradition.

Jerphagnon s'interroge sur les exigences d'une pratique vouée à la lecture et à l'écriture, dans un monde où ces exercices sont le fait d'une infime minorité

Quand nous tentons de comprendre aujourd'hui ce qu'a signifié ce grand triangle, Athènes, Rome et Alexandrie, nous devons faire toute sa place à une histoire intellectuelle faite de grands déplacements, de confrontations très rudes et de vies personnelles courageuses.

Les études de Jerphagnon ont le mérite de mettre en lumière cet aspect du choix de la sagesse dans un monde violent. «Que devons-nous à Rome?», demande-t-il dans une étude qu'on vient de réunir avec plusieurs autres dans un recueil. La réponse est nette: d'abord l'universalisme. Dans cette culture centralisée, les philosophes ont le choix de soutenir l'extension de cet idéal universel, mais ils peuvent aussi se replier sur des systèmes personnels, par exemple sur les gnoses de toute nature qui se nourrissent du grand métissage suscité par l'évolution de l'Empire. Saint Augustin l'Algérien, lisant l'Égyptien Plotin, lequel enseignait à Rome, où il

avait un disciple syrien du nom de Porphyre, tout cela illustre la complexité de la vie philosophique de l'Antiquité tardive.

On s'émerveille que les grandes traditions aient survécu, mais hélas pas avec le même bonheur: si le platonisme fut soutenu par les chrétiens qui y reconnaissaient leur vision du monde (*Plato naturaliter christianus*), ce ne fut pas le cas des stoïciens et des épicuriens. Il y aurait beaucoup à dire sur le destin funeste de leurs bibliothèques, qui nous priva à jamais de leurs écrits.

Dans de beaux entretiens qu'il confia à Christiane Rancé, Lucien Jerphagnon revient sur sa jeunesse, ses études, ses maîtres. On y rencontre un homme modeste, presque timide, pénétré de cette sagesse des Anciens dont il étudia sous tous les angles le modèle concret. Témoin de cette génération des grands lettrés français, ceux pour qui Bergson était d'abord l'égal de Proust pour la beauté de l'écriture, Jerphagnon demeure un grand maître.

Il n'aura pas connu le lit de

Procuste où sont tenus de se coucher ses héritiers, les contraintes de la spécialisation et de l'érudition, la banalisation de l'écriture. Il parlait sans doute comme on le voit écrire, avec un rythme doux, attentif, toujours dans cet exercice méditatif de l'écriture repris des sages dont il avait fait ses modèles. Il est décédé le 16 septembre 2011, à l'âge de 90 ans.

Collaborateur
Le Devoir

LES ARMES ET LES MOTS

Lucien Jerphagnon
Préface de Jean d'Ormesson
Robert Laffont, «Bouquins»
Paris, 2012, 1181 pages

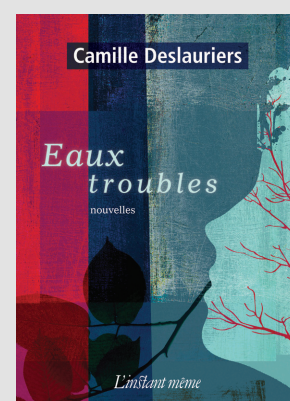
CONNAIS-TOI TOI-MÊME... ET FAIS CE QUE TU AIMES

Lucien Jerphagnon
Préface de Stéphane Barsacq
Albin Michel
Paris, 2012, 377 pages

DE L'AMOUR, DE LA MORT, DE DIEU ET AUTRES BAGATELLES

Lucien Jerphagnon
Entretiens avec Christiane Rancé
Albin Michel
Paris, 2011, 264 pages

L'instant même
félicite chaleureusement
Camille Deslauriers
lauréate du
Prix littéraire des
enseignants AQPF-ANEL
catégorie nouvelles, pour
Eaux troubles



Camille Deslauriers
Eaux troubles
Nouvelles, 106 pages, 16,95 \$.
Format électronique, 13 \$.

L'instant même
www.instantmeme.com

Jean Cléo Godin
EN LIBRAIRIE
DELBUSSO ÉDITEUR
120 pages, 19,95 \$
www.delbussosediteur.ca

LÉO À L'ENVERS À L'ENDROIT